



*À un homme qui se désolait parce qu'il agonisait en terre étrangère,
Anaxagore dit : « La descente aux enfers est la même d'où qu'on vienne. »*

LE TUNNEL

*Ce que j'ai à vous dire est long comme la vie,
mais je serai aussi rapide qu'elle, et à peine aurez-vous embarqué
que nous en aurons tous deux fini.*

UNE VIE D'ASSIS

Au départ, je comptais rédiger une introduction à mon ouvrage sur les Allemands. Mes épais dossiers sont là, à côté de moi, mais je sais que je n'y arriverai pas. Car le dernier mot me possède... de part en part.

Gêné, je ne peux que sourire. J'étais sur le point d'étendre ma pitié à mes ennemis. En guise d'introduction, élevée au-dessus de moi tel un arc de triomphe, je comptais me coiffer d'une couronne de lauriers. Mais chaque fois que j'ai pris la plume, celle-ci s'est retournée contre moi.

Je regarde les pages de mon manuscrit, contemple les livres qui tapissent les murs de mon bureau, et je comprends qu'il me faut de nouveau tenter de mettre par écrit cette prison qu'est ma vie.

Il aurait dû s'agir d'une cérémonie toute simple : une couronne pour honorer la mort et ma victoire – la défense de mon hypothèse concernant l'Allemagne.

Car quand j'écrivais ce livre, à qui m'adressais-je sinon au monde ?... le monde ! ... le monde... le monde c'est Raymond qui ment à tout moment ; c'est Olive qui recoud le ventre de la dinde ; c'est Reynolds qui viole Rosie sur les marches du dortoir ; c'est un coup bas, un soir d'ennui, une exclamation de dégoût. Et quand j'écrivais, écrivais-je pour me vautrer dans la victoire, ainsi qu'on le prétend d'ordinaire ? ou pour me venger après avoir longtemps patienté et bridé mes humeurs ? pour obtenir une promotion, pour m'élever au-dessus de la masse tel un ballon qu'on lâche ? ou étais-je poussé par mon piètre amour-propre ? par une pure pétoche, par une lointaine peur enfantine ou quelque honte à peine bue ?... le monde... le monde, hélas. C'est Tania jetant son Tampax à la poubelle.

J'ai commencé, je m'en souviens, pressé par la nécessité. Ma carrière m'avait conduit jusqu'à cette modeste altitude, cette douce éminence où je pouvais débrayer tranquillement et m'arrêter sans heurt. Il n'en fut rien – pourquoi ? Oui, pourquoi ? Mais le devoir me poussa alors de l'avant tel un fantassin. Je déclarai

LE TUNNEL

que l'heure était venue du « Grand Livre », de l'imposant monument dédié à mon esprit dont je rêvais sans cesse : une pyramide, une colonne assez haute pour contenter les cieux. Le devoir me poussa comme il pousse les hommes au mariage. On attend de nous que nous engendrions, or, en cette période d'hommes pesants et casqués, la semence était assurée, elle s'égaillait vainement dans le vent ou dans la première fente ; mais que jaillissait-il de ces trous que nous troussions tour à tour sinon nos propres moi effrayés ? ainsi qu'un cri de pure terreur. Ça aussi – ça aussi on l'attendait ; on l'attendait même de chiffes molles dans mon genre. Et maintenant, ici, où j'écris encore, dans ce même fauteuil, tandis que j'enfonce les touches du clavier comme des punaises sur la page, et parle sans personne pour m'entendre, quel œil puis-je espérer capter, charmer, remplir de larmes et de compréhension, sinon le mien, mon œil ordinaire, ingrat et insensible?... mon œil. Les phrases tournent autour de moi comme un petit train électrique. Qu'aurais-je pu dire sur les Boches, la bigoterie, la barbarie, la boucherie, Bach, qui n'ait pas été dit aussi souvent que j'ai ressassé en rêve mon rêve de gloire, sinon ce que j'ai dit ? Qu'aurais-je pu expliquer quand il n'y a ni raison ni rime qui tienne ; quel corps calciné aurais-je pu, crédule, confondre avec du bacon, si je n'avais choisi la voie que j'ai choisie ?

Hier soir, les paupières closes sur moi-même, je me suis mis à voir comme si j'étais une fenêtre ouverte. Livrée aux vents. Je ne reposais pas dans une paisible obscurité, cette obscurité à laquelle j'aspirais, cette paix dont j'avais besoin. Ma tête résonnait de mille feux, plus désolée cependant qu'un jardin en hiver : les pensées vaguaient et volaient en tous sens tels des papiers gras puis disparaissaient. Il y avait des avenues foulées par des pas invisibles, des bruissements sans feuilles ni arbres, des aboiements détachés de leurs chiens.

Mon hypothèse... Mes mots... Mon monde... Mon Allemagne...

Certes, il n'y a rien d'authentiquement allemand chez moi, bien que mon nom suggère qu'un lointain ancêtre vînt assurément de cette direction, car j'ai derrière moi le renfort d'au moins trois générations d'Américains. Ma femme, une Muhlenberg richement blasonnée et nettement plus chevronnée en armoiries et liens du sang – et autres sinopleries – que je ne saurai jamais l'être, a déjà creusé son propre tunnel dans pas moins de cinq strates pour y trouver, à sa grande et souveraine joie, la couche la plus profondément enfouie dans le sol américain, juste en dessous du niveau du dix-neuvième siècle, à un coup de pioche près. Mon nom, donc, et le fait que je parle allemand couramment, pour avoir passé pas mal d'années dans ce pays exemplaire (bien qu'il n'y ait rien d'authentiquement allemand chez moi), font de la nation allemande une référence naturelle. J'y ai d'abord vécu comme étudiant au milieu des années trente, et je dois avouer que je fus pris dans la tourmente partisane de cette époque exaltée et exaltante ; mais quand j'y revins, ce fut, ironie du sort, comme soldat sous l'égide de la première armée, et presque immédiatement après je devins consultant en « forfaitures fascistes » aux procès de Nuremberg. Enfin, à l'orée des

années cinquante, doté de mes mille quatre cents francs de gloire, afin d'infléchir en ma faveur le jugement d'un certain critique français, je m'acquittai de mon solde militaire et eus le droit de devenir touriste, enseignant, érudit. Oui, je jouissais alors d'une funeste renommée, en tant qu'auteur de la thèse Kohler sur les crimes nazis et la culpabilité allemande, renommée qui me précédait et éclairait mon chemin, de sorte qu'il me fallait également souffrir un accueil d'un genre particulier, un accueil qui me mettait profondément mal à l'aise, car l'on me fêtait en égal ; c'est-à-dire, en Allemand, en Allemand à cent pour cent, et donc en réfugié : j'étais bien William Frederick Kohler, non ? n'étais-je pas gros et blond, muni d'une belle épouse blonde et d'une troupe d'enfants robustes et avides – je leur souhaitais bien de la chance – de pimpantes randonnées en culottes courtes ? et donc pourquoi pas ?... non, cela ne faisait aucun doute, j'avais le nom, la maîtrise de la langue, la tête de l'emploi, la sagesse de m'être absenté pendant la guerre, et, bien sûr (personne ne le dit, mais ce fut cela qui me valut cette saleté d'étiquette au revers de la médaille), j'avais écrit cet ouvrage extrêmement sensé et épris de paix, et en outre à chaud ; un ouvrage qui était sévère – certes, il était sévère, peut-être sévère – mais patient, juste et calme, un livre chrétien, en fait, à en croire ses commentateurs, mes hôtes, leurs invités, tous mes nouveaux amis, qui souriaient aimablement en me serrant la pince (comme si l'histoire avait la fièvre); oui, si calme et si épris de paix (s'avantait alors la paume fraîche et apaisante de Herr Kohler), si patient et si perspicace, si serein (tandis que lui-même restait amèrement en retrait) – avec une citation de Heinrich Heine juste au-dessous du titre telle une stèle sur une tombe – que le critique français (et au début il n'y en eut qu'un) cracha sur sa page les paroles suivantes (son nez ressemblait à une dague et ses lunettes agrandissaient ses yeux) : Vous dépenserez mille quatre cents francs en ignominie, dit-il, et vous en aurez pour votre argent. Pour votre pesant de paix. Une affaire.

Un de mes amis le traduisit en français, mais ce fut moi qui, sans la moindre complicité, trahit mon anglais en allemand. À douze marks, il continue à bien se vendre. J'ai pu refaire mon bureau grâce à un récent versement.

J'avais l'intention de présenter

Il s'agit de présenter un travail sur la mort par quelqu'un qui a passé sa vie assis.

Je ne portais guère d'amour à mon père, ni à ma mère d'ailleurs. En fait, j'appris fort tard à aimer, bien trop tard pour le temps qui leur restait à vivre. Aussi moururent-ils sans en profiter. Nulle peine de part et d'autre. Depuis, j'ai joué quelques tours pendables à la folie, et la vie me tient désormais comme naguère elle les tenait – dans sa poigne sèche. Des cœurs ainsi serrés finissent par se tasser... comme le passé. Une fois – une seule – mon cœur éclata sous la pression. Mais quel rapport avec moi aujourd'hui, ou avec l'Allemagne ?

LE TUNNEL

* * *

Une vie d'assis.

Oui, je suis resté assis trop longtemps, pas étonnant que ça soit douloureux, même s'il s'agit de la chaise même du grand Tabor, que j'ai fait venir par bateau d'Allemagne. Elle pivote sans à-coups, s'incline sans bruit. Le matin, Tabor donnait son cours magistral à la faculté. Érudits, hauts fonctionnaires, écrivains, occupaient ses après-midi. Ma journée commence, me dit-il un jour, ses doigts effleurant le flanc d'une liasse de feuilles, quand je m'assois ici en fin de soirée pour inventer l'histoire grecque et romaine avec des mots allemands, de l'esprit français, et un sens de l'observation anglais. Il griffonna son fameux sourire sur son visage, à la hâte, tel un autographe ; mais il était vieux, déjà souffrant, et sa main tremblait. Des mots allemands, dit-il, pas des sentiments allemands. Tabor s'exprimait avec ironie, bien sûr, mais ce qu'il disait était vrai : il se réveillait parce que ses voisins piquaient du nez ; il épiait leurs rêves ; il finissait même par s'introduire dans leurs rêves, brandissant un couteau dans les cauchemars de l'Europe. Magus Tabor. Margot la Folle, on l'appelait. Un jour, les gens diraient de lui qu'il portait la décennie comme un diadème. Sa calvitie scintillait telle une mare au milieu des bois. Certains jours, cette chaise a été mon unique havre, dit-il, et ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux globuleux. La nuit était tombée derrière eux – dans la tête de Margot la Folle. Vois comme elle est servile ; comme elle tourne vite, tels les revers de l'histoire ? Il fit pivoter brusquement la chaise, les yeux toujours clos. Aussi n'ai-je aucun mal à changer de point de vue. Il éclata du rire colérique de l'oiseau, auquel je répondis par un léger ricanement convivial. Pour lui, tout cela était bel et bien un rêve : notre conversation, le cours donné le matin, les applaudissements et le tollé final, les puissants et les sommités qui l'attendaient tandis qu'il s'entretenait avec un jeune Américain insignifiant et ébloui. Ces yeux voilés, prudemment calfeutrés, me rappelaient que nous dérivions dans le mitan du sommeil, et que je n'étais qu'un spectre qui s'évaporait à l'instant où il s'enfonçait dans sa chaise rotative – s'enfonçait dans le passé – dans la mort – dans l'histoire.

L'étude de l'histoire, messieurs

l'étude de l'histoire

La salle était pleine. Ils étaient des centaines – entassés dans l'embrasure des portes, tous silencieux. Les têtes des grands hommes fleurissaient au faite des colonnes bordant les murs : en ligne ascendante d'un côté – Lessing, Herder, Fichte, Schelling ; en ligne descendante de l'autre – Möser, Dilthey, Ranke, Troeltsch, Treitschke. La première fois que j'avais mis les pieds dans cette salle, je m'étais assis près du buste de Treitschke et j'avais lu l'inscription apposée sur la colonne :

SEULE L'ÂME ROBUSTE QUI ÉPROUVE LES JOIES ET LES PEINES
DE LA PATRIE COMME SI C'ÉTAIENT LES SIENNES PEUT
CONFÉRER DE LA VÉRACITE AU RÉCIT HISTORIQUE.

Il se passa plus de temps que je ne veux bien l'admettre avant que je comprenne que, pour Margot la Folle, la vérité aussi était un cadeau que l'historien fait à l'histoire.

non

Ce n'est pas encore assez fort. Et ma – ma quoi ? – ma naïveté ? mon admiration ? ma vanité ? – quelque chose – m'empêchait de comprendre ce qu'il écrivit – et prêcha – tant de fois si distinctement.

La vitre de la portière refusait de remonter et le visage de Lou semblait s'échauffer sous le vent glacial comme s'il venait juste d'être souffleté, humilié ou bien aimé. Ma main se posa sur ses mains tel un gant abandonné, elle la serra, et le glacé reposa très vite dans le glacé, pensai-je, telle une bouteille de champagne. Main froide, dis-je, main qui mouille. Elle retira la sienne.

Des courants d'air me nouaient la nuque. Je rafistole l'histoire, s'écria Tabor quand il me revit, apposant ses énormes poings aux jointures rêches sur ma poitrine. Nous étions conviés à une grande réception impersonnelle, dans une chancellerie, et j'avais fini par me réfugier sur les escaliers pour mieux voir la foule, et qui sait, y repérer un ami ou deux, quand je le remarquai au centre de la pièce, l'air égaré, tout en cheveux et épaules, se consumant doucement, la seule chose vivante parmi les fougères en pot et les armures en pied. Le sol de marbre froid était capitoné de tapis orientaux et parsemé de grappes d'invités en expansion. Il était seul, malade. Je fus étonné de le voir en pareil endroit. Je rafistole l'histoire comme on rafistole des souliers, dit-il. Pauvre homme, pensai-je : au sein de cette cohue, voilà que tu composes un discours. Si je n'étais pas là, l'Empire romain – et là il fit deux boules blanches de ses poings – ne tiendrait pas, pas un seul instant – j'entendis son rire rauque mousser hors de la foule – le coup – et ses mains s'écartèrent avec une violence surprenante, doigts écartés. Il y avait une terrible énergie dans ce geste, bien qu'il fût, à l'époque, un homme âgé et souffrant, tout faible et chancelant. Ses oreilles semblaient rattachées à son crâne de façon incongrue, et ses bras émergeaient des trous de ses manches comme si la chair n'était plus qu'une doublure. J'engonçai mon cou entre mes épaules et j'aurais remonté mon col si j'avais osé. Les lustres vomissaient leur lumière. D'innombrables paires de souliers luisants résonnaient sur l'échiquier de marbre. Puis une femme en colère au décolleté poudré passa entre nous, et c'est avec soulagement que je me laissai entraîner. Pauvre Tabor. Ses lèvres remuaient encore quand il disparut derrière un buste prussien. Des regards circonspects descendaient sournoisement les escaliers. Les voix étaient impeccablement coiffées. Des dents dextres extirpèrent une

LE TUNNEL

saucisse de son bâtonnet. Les robes de soirée conspiraient ensemble telles des brises, et je vis plusieurs nuques qui demandaient à être mordues amoureusement. Les bedaines bombaient les bandeaux. Du coup, les postures étaient parfaites. Depuis mon arrivée en Allemagne et mon accession à l'âge adulte au début des années trente, je n'avais pas connu des jours aussi fastes. Il y avait tant d'éclats métalliques et rutilants, tant de bijoux, tant de ceintures de smoking et de rubans, un tel océan sagement ondulant de lueurs soyeuses, que le plafond doré reculait comme une nappe de chaleur et semblait un ciel. C'est ainsi que je le contemplai pour la première fois (ou du moins l'épiaï du coin de l'œil); et je sentis le sourire que j'avais crayonné au-dessus de mon menton s'estomper comme une ligne sous le dernier coup de gomme. Peu importe. L'heure n'était pas alors à la loyauté, mais au divertissement. Étoffer et mentir. Décrire la scène à ses amis *quam diu* : Link, Hintze et Krauske – des amis qui s'estompaient, et que la chaleur ne peut faire réapparaître même en très pâles silhouettes comme du jus de citron sur du papier. Décrire – et enrichir la chose, la rendre drôle, tout en rhétorique et rebondissement – Margot la Folle dans le Maelström.

Je fis face aux quatre coins, pris la coupe de mon verre entre mes mains comme un sein, échafaudai mon anecdote, et laissai mourir le vin.

Margot la Folle dans le Maelström

chez, parmi, entre les gens

chacun semblable à un vent, chacun voulant que vous soyez face à lui, et avec l'inéluctable allonge du vent vous accaparant – invisiblement – comme le feraient autant – ô, tant – de paumes insistantes sur votre coude impuissant : épouse et maîtresse, tout en muettes suppliques ; parents, amis, venus répandre ce qu'on
 « le souffle même
 diants, critiques,
 gers, les joues gon-
 partout comme
 nant jusqu'à ce
 votre reddition
 chose... hormis
 endroit, sur cette
 des vents, où nul ne me sollicite, où personne ne m'entend – inchangé, inchan-
 geant – et où je puis indiquer ma propre direction si tant est qu'il m'en reste une ;
 vivre comme si j'avais (et avais eu) une vie ; laisser cette fenêtre de
 papier encadrer un monde.

appelait autrefois
 de leur être » ; étu-
 collègues, étran-
 flées, pantelant de
 des chérubins pla-
 que leur prière,
 inondent toute
 peut-être en cet
 petite page oubliée